

ABONNEMENT

Un an. . . . . 6 fr.  
Six mois. . . . . 3 »  
Un mois. . . . . » 60 c.

Un numéro au bureau, 10 cent



BUREAUX

Rue Croix-des-Petits-Champs, 33

Le journal paraît toutes les semaines.

Les abonnemens datent des premiers du mois.



LA  
**MÈRE MICHEL**  
GAZETTE DES VIEILLES PORTIÈRES

AVIS TRÈS IMPORTANT

La *Mère Michel* se propose de rendre compte des ré-  
unions du grand monde, et pour cela elle est en mesure de  
faire des appréciations et des comparaisons, car sans  
qu'il y paraisse, la mère Michel descend en ligne di-  
recte d'anciens Suisses ( qui n'en étaient pas moins bons  
Français) de MM. de Lauzun, de Louvois, de Cossé, etc.  
La tradition lui a raconté une foule de détails sur les  
habitudes, les manières de ces galans gentilshommes  
et il ne sera pas sans intérêt de les mettre en parallèle  
avec les seigneurs du jour.

Soirées de M. Marrast.

Il y a déjà eu deux grands jeudis au palais de la prési-  
dence et je dois vous dire, mes chers amis, que c'était  
très bien, parfaitement bien. Les salons sont aussi beaux  
que ceux dont mon grand-père prenait soin pour ma-  
dame de Pompadour, qui était, comme chacun sait, fort  
difficile. Dieu de Dieu, y avait-il du monde, surtout des  
Mobiles décorés qui mangeaient des glaces, des habas,  
en essuyant leurs guêtres sur les soieries des fauteuils et  
des canapés! Ces chers enfans, comme les dames des  
représentans les ont caressés, doriolés, ébêchés!...

Il paraît que des Mobiles, on peut les embrasser en  
public ou en particulier, sans se compromettre! Ma toi,  
je comprends cela, car ils sont vraiment bien gentils et  
braves donc! Ils ne le cèdent ni à la ligne, ni à la garde  
nationale au moins.

Pour en revenir à la soirée du palais de la Présidence,  
je vous dirai que les bougies foisonnaient, et les fleurs  
aussi, mais les toilettes étaient un petit peu passées. Il

en avait pas mal, de robes retournées, ainsi que des  
rubans et des écharpes de la dernière fraîcheur. J'y  
ai même vu des dames qui avaient furieusement l'air de  
mères d'élèves du conservatoire.

Quant aux gâteaux, c'était une inondation, et des gla-  
ces, des glaces, on aurait dit que l'empereur Nicolas en  
avait envoyé une provision tout exprès de Russie. J'ai  
aperçu par la fenêtre de cette belle grande galerie, M.  
Marrast qui m'a fait l'effet d'un homme bien appris; sa  
dame qui vient de l'Angleterre, m'a l'air très comme il  
faut, et elle avait une robe neuve. Tant mieux, ça fait  
aller le commerce, et puis c'est à croire que ça engagera  
les représentans à sacrifier quelques-unes de leurs jour-  
nées de vingt-cinq francs pour payer un barège ou une  
alépine à leurs épouses ou à leurs demoiselles.

Le général Cavaignac donnait le bras à madame Goud-  
chaud; il a raison dans sa position, il est bon de ménager  
les finances... J'ai même vu des évêques qui se pré-  
lassaient au milieu des citoyennes et des généraux de  
notre grande armée.

J'ai entr'aperçu le général Lamoricière, qui est un fa-  
meux mâle. Quant à sa femme, je ne sais pas qui elle est  
en son nom, mais elle a une tournure comme ces belles  
dames devant qui mon aïeul était fier de faire retentir sa  
hallebarde en les annonçant dans un salon.

Par exemple, une chose qui m'a fait du chagrin, c'est  
ces bons sous-officiers de la garde nationale qui se sont  
avisés de venir avec leurs aigrettes et leurs graines d'é-  
pipards pour entrer à la soirée. — On les a découverts, et  
on leur a dit de s'en aller, que la fête n'était pas pour  
eux...



C'est un peu dur pour des soldats citoyens, d'autant plus qu'on ne doit pas y regarder de si près, et que leur épaulette est assez connue au feu des barricades pour que qu'on ne lui refuse pas une pauvre fois, celui des lustres d'un président d'une Assemblée nommée par tout le monde. C'est embêtant et ça écorne beaucoup l'égalité.

Bien entendu, qu'on a raisonné politique, particulièrement de la misère qui nous éreinte, et surtout du crédit, dont on parle aux quatre coins de Paris. Au fait, quand on a plus le moindre argent, et tout le monde en est là, il faut absolument aller à crédit.

P. S. J'ajoute qu'en sortant de la présidence, un voisin m'a conté que le citoyen Marrast est sur le point de tomber très malade. Il s'obstine à vouloir coucher dans son palais où les plâtres et les peintures sont encore d'une fraîcheur à faire mourir. Je sais bien que c'est fort gentil d'habiter des beaux appartemens dorés, quand on n'en a pas l'habitude, mais vaut mieux se priver un peu de jouir et ne pas exposer une santé si précieuse, jour de Dieu ! avec les tempêtes de l'Assemblée nationale. Puisse donc le président suivre les conseils de

LA MÈRE MICHEL.

Quelques jours après la chose de juillet 1830, le Père Lustucru, qui n'était pas encore concierge et qui daignait encore jaser avec une pauvre portière, me dit : Mère Michel, il faut que je vous raconte un trait qui m'a édifié. Et il me raconta que M. Dupont (de l'Eure), ayant été nommé ministre de je ne sais plus quel département, avait fait sa malle comme un simple particulier qui déménage, et l'ayant mise sur le dos d'un commissionnaire, il s'était dirigé à pied vers l'hôtel de son ministère. — Le lendemain, un homme vint lui apporter 40,000 francs, — comme c'était l'usage, — pour ses frais d'installation.

« Il y a erreur, monsieur, répondit l'honnête ministre, je ne peux pas accepter vos 40,000 fr., je n'ai donné que 30 sols au commissionnaire qui a apporté ma malle. »

Voilà ce que le Père Lustucru m'a raconté en 1830.

Je parie que si je n'étais pas fâchée avec lui, le Père Lustucru me raconterait bien encore aujourd'hui des exemples d'un aussi noble désintéressement. — Hum !

Quand on veut connaître le thermomètre de la fortune du peuple, il faut descendre dans la rue, entrer dans les théâtres, flâner dans les lieux publics. Si la rue est animée ; si les passants se coudoient en pressant le pas ; si les théâtres sont pleins ; si les bals regorgent de polkas ; si on chante la *Marseillaise* au choc des verres ; si les gamins attachent des casseroles à la queue des chiens ; si les voyous montent derrière les voitures ; si les maçons se donnent des renforcements, le soir, en rentrant chez eux ; si les pioupious courtisent les bo-bonnes ; si les apprentis dévorent de grands cornets de pomme de terre frites ; oh ! alors, c'est bon signe.

Si, au contraire, la rue est presque déserte ; si le public a ses coudées franches sur le trottoir ; si les théâtres sont vides ; si les bals ont point ou peu de danseurs ; si le flâneur marche la tête humble, le regard perdu dans l'espace, les mains dans ses poches ; s'il ne fume pas son cigare ; si en s'abordant, deux amis, au lieu de se donner sur le ventre la petite tape de la gaieté, osent à peine se dire : comment ça va-t-il ; si l'ouvrier silencieux rôde, les bras croisés, auprès des boutiques de marchands de vins sans oser y entrer ; oh ! alors, c'est mauvais signe.

Si le peuple est heureux, il chante, il danse, il fume ; ce qui ne l'empêche pas d'aimer son pays, sa femme, ses enfans et son atelier.

Mais pour que le peuple soit heureux que lui faut-il ?

Il faut qu'il ait de l'argent.

L'argent se gagne par le travail.

Le travail est amené par le commerce.

Le commerce règne par la confiance,

Et la confiance doit venir d'en haut.

Hélas ! hélas ! hélas !

Je ne suis qu'une pauvre vieille portière ; eh bien ! si la garde nationale elle-même me disait : Mère Michel, prenez donc la queue de la poêle de l'État, il vous en restera toujours quelque chose ; je lui répondrais : « Merci, ma belle, avant d'entreprendre quoique ce soit il faut calculer ses forces, essayer son talent et se croiser les bras, si on n'est pas assez habile pour faire vite et bien suivant les circonstances. Je ne vise, moi, qu'à tirer lestement le cordon au premier coup de sonnette ; — ainsi, chacun son métier, la République serait mieux gardée. »

Je me rappelle avoir lu dans l'ouvrage d'un écrivain, qui n'est pas de notre époque, les lignes suivantes :

« Quand on veut changer ou innover une République, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple ; et il en est d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette Ville ses franchises, ses droits, ses privilèges ; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. »

Sans être une grande politique, il me semble que celui qui a écrit ces lignes avait bien deviné notre époque dans toutes ses métamorphoses de chaque matin ; il n'a pas même oublié les journaux que je considère, moi, comme les enseignes du peuple, et auxquels il conseille de ne pas toucher, lui.

Le même auteur dit encore :

« Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer, et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. »

Je ne suis qu'une pauvre vieille portière, eh bien ! voilà mon opinion : Quand le peuple est en mouvement, le calme peut y rentrer par la confiance dans le chef de l'État. Quand le peuple est paisible, le calme peut en sortir par la misère et le doute dans l'avenir.





E. COPPIN. D.

BARA ET GERARDSC

Lorsque ses moyens le lui permettront, la MÈRE MICHEL donnera à ses abonnés une gravure illustrée.



Moi, je dis qu'il faut encourager tout le monde, en temps de République, surtout les petits qui porteront toujours la besace, tout comme par le passé.

L'autre jour, j'ai assisté à un fameux concert organisé par un chef d'orchestre des plus habiles quoiqu'il ne soit pas celui de l'Opéra.

J'ai voulu l'embrasser pour lui témoigner mes remerciements du plaisir qu'il m'avait causé. L'artiste, par modestie, s'est dérobé à mon enthousiasme. Mais comme il faut que le mérite, à mon avis, soit récompensé partout où il se rencontre, je me propose de publier la lettre suivante :

« Monsieur et citoyen,

» Je regrette de n'avoir pu vous exprimer hier de vive voix tout le plaisir que m'a fait, ainsi qu'à mes collègues, le beau concert si parfaitement organisé par vous et si parfaitement exécuté par vos artistes.

» Nous vous devons les premiers momens de calme et de distraction dont la République nous a permis de jouir.

» Je désire bien avoir une occasion de prouver aux artistes autrement que par des paroles et mon goût pour les arts, et ma reconnaissance particulière pour vous et pour eux.

» Votre très dévouée concitoyenne.

« LA MÈRE MICHEL. »

Je sais bien qu'en publiant cette lettre, je me ferai des jaloux. D'aucuns diront que je vise à la popularité et que je veux me donner des mitaines de protectrice des arts, mais je m'en fiche pas mal. D'illustres inconnus dont la République a fait des fonctionnaires publics écrivent tous les jours des lettres qui ne sont pas mieux tournées que la mienne et qui obtiennent les honneurs de l'insertion dans les journaux à grand format. — On dit même que le citoyen Marrast n'a pas craint de me copier pour écrire à M. Girard, chef d'orchestre de l'Opéra. Si cela est vrai, c'est un peu flatteur pour moi de m'être rencontrée avec un citoyen aussi supérieur.

La mère Michel va avoir de la vanité.

C'est heureux tout de même d'avoir un peu de mémoire par le temps qu'il fait depuis sept mois. Je me rappelle encore avoir lu dans un tout petit journal, qui ne s'occupe guère ordinairement de ces sortes de choses, l'interrogation suivante avec sa réponse :

« Pourquoi, diable ! a-t-on planté tant d'arbres de la liberté ?

— C'est pour en avoir l'ombre. »

Tout le monde se mêle d'être prophète.

Le même tout petit journal faisait aussi l'observation que voici :

« On a remarqué que tous les arbres de la liberté étaient des peupliers, à l'exception de celui du Palais-National qui est un pin. — Est-ce le seul que nous donnera la République ? »

La Mère Michel a meilleure opinion de l'avenir.

J'ai, dans ma maison, deux locataires dont j'entretenirai quelquefois mes lecteurs.

L'un occupe un appartement au premier étage ; il est garçon, plein de santé et représentant du peuple ; il touche, en cette dernière qualité, 25 fr. par jour.

L'autre habite une mansarde au sixième étage ; il est marié, père de trois enfans, d'une santé un peu avariée par le travail et ouvrier tailleur ; il gagne de son métier en ce moment 1 fr. 50 c. par jour,.... quand la besogne donne un peu.

L'autre jour, le représentant du peuple demande à l'Assemblée nationale un congé pour.... il allait aux bains de mer. — Accordé. — Et les 25 fr. par jour lui seront payés à son retour.

Ce même jour l'ouvrier, retenu dans son lit par la fièvre, ne peut pas coudre un point, — il ne gagnera pas ses trente sols, et ses enfans lui demanderont du pain à l'heure du dîner.

Voilà deux hommes qui sont payés pour travailler.

Pourquoi l'un est-il payé quand il ne fait rien par paresse ?

Pourquoi l'autre ne l'est-il pas quand la maladie l'empêche de gagner sa vie ?

## CANCANS

Au nombre des affaires qui prouvent et démontrent la prospérité toujours croissante, il faut compter la vente des effets des malheureux déposés à la Morgue. Jamais elle n'a tant produit que cette année.

Mon ami Goupinot de Quimper Korensin m'écrit qu'il visite quelquefois une maison de campagne où se voit un chêne âgé de 721 ans. Dites donc, Mère Michel, si l'on était un peu juste, est-ce qu'on ne devrait pas donner à ce bel arbre la croix d'honneur.

La *Liberté* possède tout le dévergondage de style qui caractérise l'illustre romancier son patron. Voici un petit échantillon de paradoxe qu'elle lance au nez des socialistes : L'Égalité, c'est un besoin vulgaire !!!

La Mère Michel s'est trop l'inconvenance de cette phrase pour y ajouter le moindre commentaire.

Faut-il que ces gueux d'anglais soient des scélérats et des antropophages pour ce qui est du beau sexe !

Un de leurs journaux publiait l'autre jour, sauf respect, l'annonce suivante :

Lisez, mame Mazet, et frémissez-en d'horreur !

« Le nommé Édouard Eaden, peintre, est invité à se présenter chez son frère à Dublin, et cela pour une affaire très avantageuse qui le concerne : Sa femme est morte. »

Le Directeur : FRÉDÉRIC DÉMOURET.

Imprimerie de J. FREY, 33, rue Croix-des-Petits-Champs.